



BIO EXPRESS

Né en 1894 à Courbevoie,

LOUIS DESTOUCHES, alias **LOUIS-FERDINAND CÉLINE**, est notamment l'auteur de « Voyage au bout de la nuit » (1932), « Mort à crédit » (1936) et de pamphlets antisémites parus entre 1937 et 1941. Il fuit la France en 1944. Rentré d'exil en 1951, il meurt en 1961 à Meudon.

◀ *Céline, incarcéré au Danemark en mai 1947.*

LITTÉRATURE

Céline, saison 2

Alors que paraît « Londres », nouvel inédit de l'auteur de « Mort à crédit », Jean-Pierre Thibaudat raconte, enfin, comment il a détenu ses manuscrits pendant près de quarante ans

Par **GRÉGOIRE LEMÉNAGER**

Le jour où Netflix voudra réaliser une série incroyable, mais vraie, avec des collabos, des résistants, un écrivain génial furieusement antisémite, et une vieille caisse pleine de manuscrits qui surgissent du néant trois quarts de siècle après avoir disparu, les scénaristes n'auront pas grand-chose à inventer. Il leur suffira de tirer le fil apparu au cœur de l'été 2021 quand Jérôme

Dupuis a révélé, dans « le Monde », qu'on avait retrouvé « des milliers de feuillets inédits » de Louis-Ferdinand Céline. Stupeur sur les plages, cet été-là. Pas loin de 6 000 feuillets, rédigés par un des romanciers les plus importants du xx^e siècle, étaient détenus depuis des années dans le plus grand secret par Jean-Pierre Thibaudat, qui fut longtemps l'estimable critique dramatique de « Libération ». Et l'existence de ce trésor,

restitué depuis aux ayants droit de Céline, relançait tout à coup l'une des plus formidables parties de Cluedo littéraire qu'on connaisse.

L'affaire est désormais fameuse, mais rembobinons. Tout avait commencé dans le chaos de la Libération de Paris, en juin 1944, lorsque l'auteur de « Voyage au bout de la nuit » et de « Bagatelles pour un massacre » avait fui la France après avoir professé un antisémitisme féroce qui n'était plus de saison. Il avait probablement sauvé sa peau en s'exilant, mais laissé dans son appartement parisien, rue Girardon, des manuscrits que personne n'avait jamais revus. Jetés aux ordures ? Détruits ? Volés ? Vendus ? L'auteur de « Féerie pour une autre fois », champion de la posture victimaire jusqu'à l'obsécrité et jusqu'à sa mort en 1961, n'a pas manqué une occasion de se lamenter sur leur sort. Des

LONDRES, par Louis-Ferdinand Céline, Gallimard, 576 p., 24 euros (à paraître le 13 octobre).

LOUIS-FERDINAND CÉLINE, LE TRÉSOR RETROUVÉ, par Jean-Pierre Thibaudat, Allia, 112 p., 9 euros (à paraître le 20 octobre).

CÉLINE, par François Gibault, Robert Laffont, « Bouquins », 928 p., 32 euros.

céliniens les ont cherchés partout. Plusieurs les ont crus cachés dans le maquis corse par un certain Oscar Rosemby, qui avait perquisitionné des appartements en 1944. Même les plus acharnés ont fini par les penser perdus. Les manuscrits n'étaient pas perdus – du moins pas tous. « Le Trésor retrouvé » par Thibaudat en est bien un. Il contient notamment des romans inédits de Céline, rien que ça. Oubliez donc Joël Dicker et filez plutôt lire le premier, « Guerre », dont tout le monde ignorait l'existence et qui produit à peu près le même genre d'effet qu'une démo inconnue des Beatles (les arrangements ne sont pas encore là, mais l'essentiel est en place, brut de décoffrage : c'est la mélodie de quelqu'un qui connaît la musique). « Guerre » est un des best-sellers de l'année depuis sa publication en mai chez Gallimard, avec 170 000 exemplaires déjà vendus. La suite paraît cet automne : « Londres », 550 pages, tiré à 80 000 exemplaires (voir encadré).

Pour les amateurs de jeux de piste, tout de même, quelques questions restaient en suspens. D'où sortait-il, ce trésor ? Où était-il passé depuis 1944 ? Comment Thibaudat avait-il mis la main dessus ? Quand ? Et pourquoi l'avoir conservé si longtemps intact, sans en parler à personne mais sans non plus chercher à

en vendre certaines pièces, qu'il aurait pourtant pu monnayer très cher ? Toutes ces questions se sont heurtées à la même réponse de Thibaudat : « *Secret des sources*. » Une personne, qu'il n'avait jamais revue, lui avait confié « *deux énormes sacs* », « *entre 1982 et 1996* », en lui faisant promettre d'attendre la mort de Lucette Destouches, alias Mme Céline, pour les restituer aux héritiers de l'écrivain. (Lucette Destouches, qui est finalement morte à l'âge hyperbolique de 107 ans en novembre 2019.)

Puis soudain l'été dernier. Le secret des sources a disparu. Thibaudat raconte toute l'histoire sur son blog Balagan. Il la reprend dans un petit livre très intéressant à paraître chez Allia, « *Louis-Ferdinand Céline, le trésor*



▲ Le critique Jean-Pierre Thibaudat.

“CES DOCUMENTS DONT CÉLINE NE VEUT PAS, YVON MORANDAT LES CONSERVE.”

—
JEAN-PIERRE
THIBAUDAT

retrouvé ». Il lève enfin le voile sur l'identité de son mystérieux donateur. Il s'agissait d'une fille du grand résistant Yvon Morandat, prénommée Caroline. Elle avait découvert les manuscrits, « *oubliés* » dans la cave familiale, après la mort de ses parents, et les avait confiés à Thibaudat peu avant de mourir à son tour en 1985. Morandat, caramba ! Cet éminent gaulliste avait plusieurs fois été évoqué au cours de l'affaire (y compris par Céline lui-même, qui l'accusait du pire depuis son exil danois), dans la mesure où il séjourna plu-

sieurs mois dans l'appartement de la rue Girardon, à partir de mars 1945. Mais la plupart des connaisseurs du dossier écartaient la piste au motif que l'irréprochable probité de cet homme-là était peu compatible avec la détention de documents ne lui appartenant pas.

C'est peut-être sur ce point que le récit de Thibaudat, qui aura donc passé près de quarante ans à « *décrypter cette folle écriture et ses repentirs dans le secret de [s]es nuits, effectuant un voyage insensé au bout de ces nuits* », devient le plus troublant. Tout, dans les détails qu'il donne, est là pour laver l'honneur du résistant, et contredire ce qui était jusqu'à présent la thèse dominante : « *Loin de les brûler, ces documents dont Céline ne veut pas, Yvon Morandat les conserve, respect de la chose écrite. Les manuscrits et les papiers de la rue Girardon n'ont pas été “volés” comme le serine Me Gibault [ayant droit de Céline, NDLR], mais préservés, en un mot : sauvés.* » Le trésor de l'abominable ➔

LE COMBAT D'UNE FEMME UKRAINIENNE
"VIBRANT ET EXPLOSIF" "SAISSANT"
TROIS COULEURS TELÉRAMA

FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2024

**BUTTERFLY
VISION**

UN FILM DE MAKSYM NAKONECHNYI

RITA BURKOVSKA LIUBOMYR VALIVOTS
MYROSLAVA VYTRYKHOVSKA-MAKAR NATALKA VOROZHYBT

Télérama AU CINÉMA LE 12 OCTOBRE L'OBSS

► écrivain raciste sanctuarisé par un compagnon de la Libération, quelle leçon d'humanisme... Aujourd'hui encore dans une réédition augmentée de sa grande biographie de Céline, Me Gibault martèle pourtant que ces manuscrits ont été « frauduleusement détenus par Yvon Morandat », et que celui-ci s'est « rendu coupable d'un délit en les conservant, alors qu'il avait placé dans un garde-meuble le très modeste mobilier de Céline ». Mais c'est passer un peu vite sur le fait que Céline lui-même, après-guerre, avait envoyé Morandat promener. « Remerciez Morandat, écrit-il à son copain Pierre Monnier le 25 décembre 1950, mais il n'a que des épreuves brouillon, ce sont les définitifs manuscrits qui m'ont été secoués par les épurateurs chez moi! Vous savez que je fais taper 3 ou 4 fois de suite mes chers romans, j'épure, j'épure, j'épure, un boulot de Chinois, le brouillon de "Guignol" je l'ai aussi! Ça ne vaut rien. C'est l'épuration qu'il me fallait deux ans de boulot! » Les deux hommes sont allés jusqu'à se rencontrer peu après. « L'entrevue a été correcte, sans plus, racontera Monnier dans "Ferdinand Furieux" en 1979. Il y fut question de manuscrits et de meubles, le tout transporté dans un garde-meuble dont M. donna l'adresse. En se quittant, ils se serrèrent la main et, je crois, ne se sont jamais revus. C. disait d'ailleurs que les manuscrits en question n'étaient que des doubles, des premières moutures, pour lui sans grand intérêt. » Autrement dit, c'est à se demander si, juridiquement, les manuscrits dont Céline ne voulait plus devaient impérativement revenir à ses ayants droit... « Qu'ils vendent donc ce qu'il reste du pillage! Pensez que j'ai fait mon deuil de tout ceci! », écrivait Céline à Jean-Louis Tixier Vignancour le 30 novembre 1953. Surtout, il faut se méfier des illusions



▲ Yvon Morandat, résistant, premier détenteur des manuscrits de Céline, ici en 1968.

d'optique. Comme le souligne finement le celineur Emile Brami dans une tribune parue sur BibliObs.com dès le 15 août 2022, cela signifie que le « trésor retrouvé » par Thibaudat n'est en réalité pas celui que Céline se plaignait

d'avoir perdu. « Les témoignages des visiteurs de Céline rue Girardon sont concordants, résume Brami. Se trouvaient sur une armoire deux manuscrits volumineux et surtout terminés, "Krogold" et "Casse-Pipe" dont Céline disait qu'il faisait plus de 800 pages. Mon hypothèse est que Rosembly, familier des lieux, embarque [avant que Morandat emménage] ce qu'il sait pouvoir monnayer, comme il le fit chez Le Vigan et Ralph Soupault, collabos notoires et voisins de Céline sur la butte Montmartre, qu'il a perquisitionnés. » Des fameux « Krogold » et « Casse-Pipe », Morandat et Thibaudat semblent bien, en effet, n'avoir sauvé que des versions de travail. Elles seront publiées par Gallimard dans les prochains mois, et certainement très intéressantes, mais la partie de Cluedo concernant le testament perdu de Céline n'est pas terminée. Son « vrai » trésor sera-t-il un jour exhumé? A-t-il, comme le redoutait l'auteur de « Mort à crédit », été « bouzillé » dès 1944 et irrémédiablement jeté dans les « poubelles de l'avenue Junot »? Se dégrade-t-il lentement quelque part dans le maquis corse? On ne sait pas. Personne ne sait. Le jour où Netflix consacrera une série à cette incroyable affaire, ses scénaristes pourront même spéculer sur la possibilité d'une saison 3. ■

MARCHE À LONDRES

« C'est énorme la vie quand même. On se perd partout », résumait Ferdinand à la toute fin de « Guerre ». Rescapé d'un bombardement, passé par un hôpital militaire où l'on traquait les déserteurs pour les fusiller, ce jeune soldat fuyait alors un « monde d'atrocité » pour filer à l'anglaise avec Angèle, une prostituée qui n'avait pas sa langue dans sa poche. C'était pour aller se perdre dans « Londres » entre 1916 et 1917, d'un printemps l'autre, en compagnie d'une bruyante clique de maquereaux violents et de « tapins » cocaïnés, de flics et de voyous, de poivrots déchaînés, de clochards pas toujours célestes et d'un petit chat baptisé Mioup. Mais on

n'en finirait pas d'énumérer les affreux, sales et méchants qui peuplent cette épopée tragicomique où Céline s'inspire très librement, comme il le fera plus tard dans « Guignol's Band », de sa propre expérience de la capitale britannique en 1915. « Tout Londres, c'est des bizarreries », note Ferdinand. On s'y perd un peu aussi, parfois. On se dit que Céline en fait des tonnes. C'est Audiard sur les bords de la Tamise. Reste l'essentiel: la manière dont, sous les cuites phénoménales, le sexe à plusieurs et les éclats de rire, au milieu d'une misogynie crasseuse et d'une misanthropie fondamentale, suintent ici la misère, la trouille de la guerre et, parfois, une vraie sorte de fraternité

décapée de toutes les illusions. Reste surtout, peut-être, la bouleversante beauté des pages où Ferdinand pleure la mort d'« un tout petit malade, un minuscule, il avait pas six mois ». C'est le moment où il est généreusement initié à la médecine par un certain Yugenbitz: un juif aux « doigts d'araignée », mais qui est probablement l'une des figures les plus lumineuses de l'œuvre de Céline. « J'aurais voulu je crois guérir toutes les maladies des hommes, qu'ils souffrent plus jamais les charognes », dit alors Ferdinand. Selon Régis Tettamanzi, qui a établi et préfacé « Londres », le texte serait un premier jet rédigé « autour de 1934 ». Soit trois ans à peine avant les délires antisémites de « Bagatelles pour un massacre ». B.L.